

Morceaux de l'avant-texte de trois poèmes de *L'homme rapaillé*

André Gervais

Volume 35, numéro 2-3, 1999

Gaston Miron : un poète dans la cité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036163ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036163ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gervais, A. (1999). Morceaux de l'avant-texte de trois poèmes de *L'homme rapaillé*. *Études françaises*, 35(2-3), 195–208. <https://doi.org/10.7202/036163ar>

Morceaux de l'avant-texte de trois poèmes de *L'homme rapaillé*

ANDRÉ GERVAIS

AUCUNE PRÉTENTION à rassembler ici l'avant-texte ou « ensemble de tous les témoins génétiques écrits conservés¹ » de ces poèmes, ces témoins pouvant être un peu partout actuellement (tant à la Bibliothèque nationale du Québec que chez des particuliers) et la recherche menant à une édition critique n'étant pas même commencée. Il s'agira donc, plus simplement, d'en rassembler le plus possible.

Avant-texte jusqu'à la publication du texte en livre : *L'homme rapaillé* [1^{re} édition], 1970, ou *Courtepointes*, 1975 — livre intégré à *L'homme rapaillé* [2^e édition], 1981 —, toute transformation subséquente de ce texte constituant un après-texte.

Morceaux inédits (manuscrits ou tapuscrits avec corrections manuscrites), datés ou non², et morceaux publiés dans des journaux et des revues. L'ordre proposé n'est évidemment pas définitif.

Les trois poèmes sont :

1. Des « Courtepointes » : « Rue Saint-Christophe » (à partir de 1954) ;
2. Du cycle « La vie agonique » : « Héritage de la tristesse » (à partir de 1954) ;
3. Du cycle « La vie agonique » : « L'homme agonique » (à partir de 1954-1955).

1. Almuth Grésillon, *Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes*, Paris, PUF, 1994, p. 241.

2. Reproduits avec l'autorisation de Marie-Andrée Beaudet et d'Emmanuelle Miron, ayants droit.

1. « Rue Saint-Christophe »

1.1 *Dans la lettre du 1^{er} décembre 1954 à Claude Haeffely*³

[Sans titre]

Je vis dans une très vieille maison où je commence
à ressembler aux meubles à la très vieille peau des fauteuils

Peu à peu on m'a perdu toute trace de moi-même
la nuque prise dans les brumes de mes années-souvenirs

.....

Ainsi je vieillis de successives secousses d'effondrement
sous les lentes tractions des étendues de maladies mouvantes
parfois je gis dans les grands courants d'air souterrains
où je m'écoute, crépitemment plissé d'yeux de décomposition
ma tête davantage pluvieuse ma très très tête bois pourri

.....

1.2 *Version tapuscrite sans date (fonds Gaston-Miron, BNQ)***La fatigue de vivre**

Je vis dans une très vieille maison où je commence
à ressembler aux meubles à la très vieille peau des fauteuils

Peu à peu j'ai perdu toute trace de moi-même
la nuque prise dans les brumes de mes années-souvenirs
la distance qui me sépare de ma vie vécue qui m'attend
sereine qui pêche à la ligne au temps jusqu'à mon arrivée

Chaque nuit je vieillis et plus vieille est chaque nuit
Ma tête davantage pluvieuse ma très vieille vieille tête
Oh que lentement je tourne dans les remous de la nuit
dans les crépitements plissés des yeux de décomposition

Parfois je gis dans les grands courants d'air souterrains
Et derrière mes yeux je guette
Ce que ça peut ÊTRE l'espoir à quoi ça peut ressembler

3. À bout portant. *Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely 1954-1965*, Montréal, Leméac, 1989, p. 30-31. Voir aussi (p. 30) : « Je ne suis peut-être plus dans le paysage. On m'a effacé. Je pense à ce poème que j'écrivais cet été [1954], alors que je traversais une période semblable. Je te transcris quelques vers [...] » Gaston Miron habite au 1664, rue Saint-Christophe, Montréal, depuis au moins février 1954 (selon une lettre qu'on lui a envoyée à cette adresse).

1.3 *Version manuscrite datée de mars 1954 (fonds Gaston-Miron, BNQ)*

La fatigue de vivre

Je vis dans une très vieille maison où je commence
à ressembler aux meubles vieux à la très vieille peau des fauteuils
Peu à peu j'ai perdu toute trace de moi-même
la nuque prise dans les brumes de mes années-souvenirs
avec ma vie qui m'attend au loin avec ma mort-horizon
toutes les deux sereines qui pêchent à la ligne avant mon arrivée⁴
dans leurs bras de sœur et frère dans leur cœur confondu

Chaque nuit je vieillis plus vieille est chaque nuit
Ma tête davantage pluvieuse ma très très vieille tête
Parfois je gis dans les grands courants d'airs souterrains
Parfois je deviens crépitement plissé d'yeux de décomposition
Il m'arrive encore une fois de plus en plus brève et distante
Il m'arrive derrière ma vie comme un absent pour voir
Ce que ça peut⁵ être l'espoir à quoi ça pourrait ressembler...

1.4 *Version tapuscrite sans date (fonds Gaston-Miron, BNQ)*

[Sans titre]

Je vis dans une très vieille maison où je commence
à ressembler aux meubles à la très vieille peau des fauteuils
Peu à peu j'ai perdu toute trace de moi-même
la nuque prise dans les brumes de mes années-souvenirs
avec ma vie qui m'attend au loin avec ma mort-horizon
toutes les deux sereines qui pêchent à la ligne
avant mon arrivée
confusément dans leurs bras mêlés de sœur et de frère
dans leurs cœurs confondus

Moi chaque nuit je vieillis et⁶ plus vieille est chaque nuit
ma tête davantage pluvieuse ma très très tête vieille⁷
Parfois je gis dans les grands courants d'air souterrains
Parfois je deviens crépitement plissé d'yeux de décomposition
Il m'arrive encore une fois de plus en plus brève et distante
il m'arrive derrière ma vie comme un absent pour voir
ce que ça peut être l'espoir
à quoi ça peut ressembler

4. Les trois derniers mots raturés et remplacés par : *la carpe*.

5. Ce mot corrigé en : *pourrait*.

6. Ce mot biffé.

7. Ce mot raturé et remplacé par : *bois pourri*.

1.5 *Version tapuscrite datée de 1956 (fonds Gaston-Miron, BNQ)***Rue Saint-Christophe**

Je vis dans une très vieille maison où je commence
à ressembler aux meubles à la très vieille peau des fauteuils
petit à petit⁸ j'ai perdu toute trace de moi-même
mes pas plombés dans⁹ ces années de bancs de brume
tête davantage pluvieuse ma très très tête au loin

étais-je ces crépitements
d'yeux de¹⁰ décomposition
étais-je ce gong du cœur
dans l'errance de l'avenir
ou était-ce ma mort invisible pêchant à la ligne
dans l'horizon visible

cependant qu'il m'arrive encore des fois
de plus en plus brèves et distantes
de surgir sur le seuil de mon visage
entre chaleur et froid

2. « Héritage de la tristesse »

2.1 *Embryon¹¹ tapuscrit sans date (fonds Gaston-Miron, BNQ)*

[Sans titre]

Il y a des pays qui sont seuls avec eux-mêmes
et que jamais ne rejoint le soleil
mais les vents qui changent les tours de place la nuit
les vents de rendez-vous les vents aux yeux de hiboux
le vent le vent leur donne un visage amoureux
et la lumière bue des sillages d'oiseaux

On ne les entend qu'au printemps de chaque année
quand ils respirent comme un jour de fougères
quand ils brûlent en longs peupliers d'oubli
l'inutile chlorophylle de leur saison

Il y a des pays qui sont seuls avec eux-mêmes
au loin au loin dans les eaux ou dans¹² les pierres

8. Ces trois mots raturés et remplacés par : *à reculons*, correction elle-même biffée et marquée d'un point d'interrogation.

9. Ce mot remplacé par : *par*.

10. Ce mot remplacé par : *en*.

11. Terme inscrit tardivement (?) sur ce tapuscrit par l'auteur et utilisé par lui pour désigner ce qui précède la première version proprement dite.

12. Les deux derniers mots remplacés par : *avec*.

seuls avec les vents de trous de bombes
 avec les vents de couleuvres avec les vents de linceuls
 le regard est le seul pas qui traverse leur vie
 un long regard d'escale un long regard de sillon
 Il y a des pays qui sont seuls avec eux-mêmes
 Ils vivent à l'envers de leur paysage
 En eux descend le sommeil enx¹³
 comme la fraîcheur comme l'eau dans la soif des graviers

2.2 Avec la lettre du 21 septembre 1954 à Claude Haeffely¹⁴

Des pays et des vents

Il y a des pays qui sont seuls avec eux-mêmes
 et que jamais le soleil ne rejoint

Muets et blêmes ils vivent comme leur mort
 tristes et pêle-mêle dans les étoiles avariées
 le regard est le seul pas qui longe leur vie
 regard d'escale de vol de sillon de traverse
 en eux s'enfouit un sommeil désaltérant
 pareil à l'eau dans la soif de leurs graviers

Ce sont eux de piverts en soupirs d'étangs
 qui affleurent au corps des hommes d'érosion
 quand ils respirent en vagues de fougères
 quand ils brûlent en longs peupliers d'oubli
 l'inutile chlorophylle de leur amour
 qu'à leur cœur de misaine monte un souvenir

Ils attendent on ne sait quelle éternité
 les paysages qui marchent dans leur immobilité
 les haillons silences aux iris de mourant
 les sourires échoués d'un pauvre avenir humain
 toujours à sabrer les pagaies de l'ombre
 l'horizon reculant en avalanches de clartés

Eux qui n'ont connu que l'escorte des marges
 le froid des os parlant avec le froid des joncs
 le malaise de la rouille le vif les nerfs le nu
 dans leur haleine de coups de couteaux cuits
 ils vous regardent du fond de leurs carrières
 un jour n'en pouvant plus y perdent la mémoire

13. Coquille corrigée : en eux.

14. *À bout portant*, op. cit., p. 19.

Or le vent qui change les tours de place la nuit
 les vents de rendez-vous aux yeux de hiboux
 ceux qui sont lovés dans leurs trous de chantiers
 les vents de linceuls et les vents de phares
 le Vent ses bras de Fleuve leur donne un visage
 le visage amoureux des hommes longtemps perdus
 ... et la lumière bue des sillages d'oiseaux

2.3 Dans *Le Devoir*, 15 novembre 1955, p. 22

Des pays et des vents

Il y a des pays qui sont seuls avec eux-mêmes
 et jamais ne les rejoint le soleil

ces pays tant malheureux¹⁵ qu'ils me ressemblent
 muets et blêmes ils gisent comme leur mort
 tristes et pêle-mêle d'étoiles avariées
 le regard est le seul pas qui longe leur vie
 regard d'escale de sillon de vol de traverse
 en eux s'enfouit un sommeil désaltérant
 pareil à l'eau dans la soif des graviers

ce sont eux de piverts en soupriers¹⁶ d'étang
 qui affleurent au corps des hommes magannés
 quand ils respirent en vagues de fougères
 quand ils brûlent en longs peupliers d'oubli
 l'inutile chlorophylle de leur amour
 et qu'à leur cœur de misaine monte¹⁷ un souvenir

ils attendent on ne sait quelle éternité¹⁸
 paysages qui marchent dans leur immobilité
 haillons silences aux iris de mourant
 sourires échoués d'un pauvre avenir humain
 toujours à sabrer les pagaies de l'ombre
 l'horizon reculant en avalanches de clartés

eux qui n'ont connu que l'escorte des marges
 que le froid des eaux parlant avec le froid des joncs
 le malaise de la rouille le vif les nerfs le nu

15. Dans le fonds Gaston-Miron (BNQ), une photocopie de la version du *Devoir* est corrigée (quand l'a-t-elle été?). Ici, les quatre premiers mots sont remplacés par: *tant malheureux pays*, correction elle-même biffée.

16. Coquille corrigée sur la photocopie: *soupirs*.

17. Mot remplacé sur la photocopie par: *palpite*.

18. Les deux derniers mots remplacés sur la photocopie par: *quel salut bénéfique*.

dans leur haleine les coups de couteaux cuits
 ils vous regardent du fond de leurs carrières
 et par à travers les tunnels de leur absence
 un jour n'en pouvant plus y perdent la mémoire

or le vent qui change les sorts de place la nuit
 les vents de rendez-vous vents aux yeux de hiboux
 ceux qui vrillent dans les trous de chantiers
 les vents de linceuls avec les vents de phares
 le vent ses bras de Fleuve leur donne un visage
 un visage amoureux un visage qui revient de loin¹⁹
 et la lumière bue des sillages d'oiseaux

2.4 Avec la lettre du 13 février 1958 à Claude Haeffely²⁰

Des pays et des vents

Il y a des pays qui sont seuls avec eux-mêmes
 et que jamais ne rejoint le soleil

muets et blêmes ils gisent comme leur mort
 tristes et pêle-mêle d'étoiles avariées
 le regard est le seul pas qui traverse leur vie
 un regard d'escale un regard de sillon
 en eux s'enfouit un sommeil désaltérant
 comme l'eau dans la soif des graviers

ce sont eux de piverts en soupirs d'étang
 qui affleurent aux corps des hommes abstraits
 quand un souvenir grimpe dans le cœur de misaine
 quand ils respirent en vagues de fougères
 quand ils brûlent en longs peupliers d'oubli
 l'inutile chlorophylle de leur amour

ils attendent on ne sait quelle éternité
 les paysages qui marchent dans leur immobilité
 les silences aux iris de mourants
 avec le sourire échoué du pauvre avenir humain
 toujours à sabrer les pagaies de l'ombre
 l'horizon plein des soucoupes volantes de la lumière

eux qui n'ont connu que l'escorte des marges
 que le froid des os parlant avec le froid des joncs
 le malaise de la rouille le vif les nerfs le nu

19. Ce vers réécrit sur la photocopie en : *le visage amoureux des hommes revenus de loin*.

20. *À bout portant, op. cit.*, p. 74.

dans leur haleine les coups de couteaux cuits
 eux qui vous regardent du fond de leurs carrières
 un jour n'en pouvant plus y perdent la mémoire
 or le vent qui change les tours de place la nuit
 les vents de rendez-vous aux yeux de hiboux
 les vents de linceuls et de fossés
 ceux qui sont lovés dans leur trou de bombes
 les vents de phares avec les vents de coulevres
 le vent fleuve leur donne un visage amoureux
 ... et la lumière bue des sillages d'oiseaux.

2.5 Avec la lettre du 25 février 1958 à Claude Haeffely²¹

Des pays et des vents

Souvenez-vous souvenez-vous
 des pays qui sont seuls avec eux-mêmes
 et que jamais le soleil ne rejoint

Muets et blêmes ils vivent comme leur mort
 tristes et pêle-mêle dans les étoiles avariées
 le regard est le seul pas qui longe leur vie
 un regard d'escale de vol de sillon de traverse
 en eux s'enfouit un sommeil désaltérant
 pareil à l'eau dans la soif de leurs graviers

Ce sont eux de piverts en soupirs d'étangs
 qui affleurent au corps des hommes d'érosion
 quand un souvenir grimpe dans le cœur de misaine
 quand ils respirent en vagues de fougères
 quand ils brûlent en longs peupliers d'oubli
 l'inutile chlorophylle de leur amour
 qu'à leur cœur de misaine monte un souvenir

Ils attendent on ne sait quelle assomption
 les paysages qui marchent dans leur fixité
 les haillons silences aux iris de mourant
 les sourires échoués d'un pauvre avenir humain
 toujours à sabrer les pagaies de l'ombre
 l'horizon reculant en avalanches de clartés

21. À *bout portant*, *op. cit.*, p. 78. Dans la lettre qui suit (24 mars 1958, p. 79), Miron précise : « En ce qui concerne *Des pays et des vents*, il y a peut-être cent versions ; je ne sais laquelle est authentique et laquelle ne l'est pas. Ce n'est plus un poème. » C'est plutôt, en effet, quelque chose comme une chanson transmise par tradition orale et dont les folkloristes peuvent recueillir plusieurs dizaines de versions.

Eux qui n'ont connu que l'escorte des fossés
 le froid des os parlant avec le froid des joncs
 le malaise de la rouille le vif les nerfs le nu
 dans leur haleine les coups de couteaux cuits
 ils qui vous regardent du fond de leurs carrières
 et par à travers les tunnels de leur absence
 un jour n'en pouvant plus y perdent la mémoire

Or le vent qui change les sorts de place la nuit
 les vents de rendez-vous vents aux yeux de hiboux
 ceux qui sont lovés dans leurs trous de chantiers
 les vents de linceuls et les vents de phares
 les Vents ses Bras de Fleuve leur donne un visage
 le visage amoureux des hommes longtemps perdus
 et la profuse lumière des sillages d'hirondelles

Souvenez-vous souvenez-vous
 des pays qui sont seuls avec eux-mêmes
 et que le soleil un jour rejoindra

**2.6 Version datée de 1954, dans *Liberté*, n° 27, mai-juin 1963, p. 210-211
 (première publication de « *La vie agonique* » en tant que cycle)**

Tristesse, ô ma pitié, mon pays
 Blanc, muet, nulle part et effaré, vaste fantôme
 il est triste et pêle-mêle dans les étoiles tombées
 Il est un pays seul avec lui-même et vents et rocs
 un pays que jamais ne rejoint le soleil natal
 En lui beau corps s'enfouit un sommeil désaltérant
 pareil à l'eau dans la soif vide des graviers

Je le vois à la bride des hasards et des lendemains
 Il affleure dans les songes des hommes de peine
 quand il respire en vagues et sous-bois de fougères
 quand il brûle en longs peupliers d'oubli et d'années
 l'inutile chlorophylle de son amour sans destin
 quand gît à son cœur de misaine un désir d'être

Il attend, prostré, on ne sait quelle rédemption
 parmi les paysages qui marchent en son immobilité
 parmi des haillons de silence aux iris de mourant
 Il a toujours ce sourire échoué du pauvre avenir avili
 Il est toujours à sabrer les pagaies de l'ombre
 l'horizon recule devant lui en avalanches de promesses

démuni, il ne connaît qu'un espoir de terrain vague
 qu'un froid de jonc parlant avec le froid de l'os
 le malaise de la rouille, l'à-vif, les nerfs, le nu
 dans son large dos pâle les coups de couteaux cuits
 Il vous regarde, exploité, du fond de ses carrières
 et par à travers les tunnels de son absence, un jour
 n'en pouvant plus y perd à jamais la mémoire d'homme

Les vents qui changent les sorts de place la nuit
 vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires
 vents telluriques, vents de l'âme, vents universels
 vents accouplez-vous, et de vos bras de fleuve
 enserrez son visage de peuple détruit, donnez-lui
 la chaleur

et la profuse lumière des sillages d'hirondelles

2.7 Version datée de 1954, dans Alain Bosquet, *La poésie canadienne contemporaine de langue française, édition augmentée [en regard de la 1^{re} édition, 1962], Montréal et Paris, HMH et Seghers, [octobre] 1966, p. 143-144*²²

Héritage de la tristesse

Il est triste et pêle-mêle dans les étoiles tombées
 livide, muet, nulle part et effaré, vaste fantôme
 il est ce pays seul avec lui-même et vents et rocs
 un pays que jamais ne rejoint le soleil natal
 en lui beau corps s'enfouit un sommeil désaltérant
 pareil à l'eau dans la soif vide des graviers

je le vois à la bride des hasards et lendemains
 il affleure dans les songes des hommes de peine
 quand il respire en vagues et sous-bois de fougères
 quand il brûle en longs peupliers d'années et d'oubli
 l'inutile chlorophylle de son amour sans destin
 ou quand gît à son cœur de misaine un désir d'être

il attend, prostré, il ne sait plus quelle rédemption
 parmi les paysages qui marchent en son immobilité
 parmi ses haillons de silence aux iris de mourant
 il a toujours ce sourire échoué du pauvre avenir avili
 il est toujours à sabrer les pagaies de l'ombre
 l'horizon recule devant lui en avalanches de promesses
 démuni, il ne connaît qu'un espoir de terrain vague

22. Livre réimprimé en 1968 sous le titre : *Poésie du Québec*.

qu'un froid de jonc parlant avec le froid de ses os
 le malaise de la rouille, l'à-vif, les nerfs, le nu
 dans son large dos pâle les coups de couteaux cuits
 il vous regarde, exploité, du fond de ses carrières
 et par à travers les tunnels de son absence, un jour
 n'en pouvant plus y perd à jamais la mémoire d'homme

les vents qui changent les sorts de place la nuit
 vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires
 vents telluriques, vents de l'âme, vents universels
 vents accouplez-vous, et de vos bras de fleuve
 enserrez son visage de peuple détruit, donnez-lui la chaleur
 et la profuse lumière des sillages d'hirondelles.

3. « L'homme agonique »

3.1 *Version tapuscrite datée de 1954-1955 (fonds Gaston-Miron, BNQ)*²³

[Sans titre]

En dépit des vertiges sucrés
 même quand mes yeux sentent le roussi
 même dans les rafales montantes du sommeil
 je ne ferme jamais les yeux
 et je m'écris sous la loi d'émeute
 — je veux saigner sur vous —
 j'écris j'écris à faire un fou de moi
 à me faire le fou du roi de chacun
 volontairement aux enchères place publique
 avec²⁴ mon rire grelot et pluie dans vos jambes
 moi le pitre aux larmes d'étincelles
 de lésions profondes sous mon masque²⁵
 je suis le rouge-gorge de la forge

un jour je quitterai le non-lieu
 je déposerai ma tête sur un meuble
 sans plus de vue ni de vie j'irai
 par delà ma mort ensorcelée de rumeurs
 d'éboulis
 et retrouverai ma nue propriété

23. Au verso, l'adresse de Jacques Brault, que Gaston Miron ne rencontrera qu'à la fin de l'été 1957, peu avant la « Première rencontre des poètes canadiens » (27-29 septembre 1957), à Montmorency, rencontre qui donnera lieu à la publication de *La poésie et nous*, Montréal, l'Hexagone, 1958, collectif dans lequel on retrouve justement la communication de Jacques Brault.

24. Ce mot biffé.

25. Les trois derniers mots biffés.

3.2 *Avec la lettre du 21 octobre 1958 à Claude Haeffely*²⁶

Ex Officio

Non je n'ai jamais fermé les yeux
en dépit des vertiges sucrés
même quand mes yeux sentaient le roussi
et malgré les rafales montantes du sommeil.

Sur la place en brèche à l'erreur fatale
dans le vivant vif argent comme au plus noir
du Phénix
je reste en jeu, je reste en joue.

Et je m'écris sous la loi d'émeute
je veux saigner sur vous
j'écris j'écris à faire un fou de moi
à me faire le fou du roi de chacun
volontairement aux enchères
le rire grelot et pluie
le pitre aux larmes d'étincelles et de lésions
profondes
je suis le rouge-gorge de la forge.

Mais un jour je quitterai le non-lieu
je déposerai ma tête sur un meuble
et sans plus de vue ni de vie continuerai
je retrouverai ma nue-propriété.

3.3 *Dans Situation, vol. I, n° 1, janvier 1959, p. 15*

Ex officio

à Claude Gauvreau

Non je n'ai jamais fermé les yeux
en dépit des vertiges sucrés
même quand mes yeux sentaient le roussi
malgré les rafales montantes du sommeil.

Sur la place en brèche à l'erreur fatale
dans le vivant vif argent comme au plus noir
du Phénix
je reste en jeu, je reste en joue.

Et je m'écris sous la loi d'émeute
je veux saigner sur vous

26. *À bout portant, op. cit.*, p. 109.

j'écris j'écris à faire un fou de moi
à me faire le fou du roi de chacun
volontairement aux enchères
le rire grelot et pluie
le pitre aux larmes d'étincelles et de lésions
profondes
— je suis le rouge-gorge de la forge.

Mais un jour je quitterai le non-lieu
je déposerai ma tête sur un meuble
et sans plus de vue ni de vie continuerai :
je retrouverai ma nue-propriété.

*3.4 Version datée de 1958, dans Liberté, n° 27, mai-juin 1963, p. 213-214
(première publication de « La vie agonique » en tant que cycle)*

L'homme agonique

Jamais je n'ai fermé les yeux, au grand jamais
malgré les vertiges sucrés des euphories, même
quand mes yeux sentaient le roussi, et même
en butte aux rafales montantes du sommeil

— Car je trempe jusqu'à la moëlle des os
jusqu'aux états d'osmose incandescents
dans la plus noire transparence de nos sommeils

Tapi au fond de moi tel le fin renard
alors je me résorbe en jeux, je mime et parade
ma vérité, le mal d'amour, et douleurs et joies

Et je m'écris sous la loi d'émeute
je veux saigner sur vous par toute l'affection
j'écris, j'écris, à faire un fou de moi
à me faire le fou du roi de chacun
volontaire aux enchères de la dérision
mon rire en volées de grelots par vos têtes
en chavirées de pluie dans vos jambes

Mais je ne peux me déprendre du conglomérat
je suis le rouge-gorge de la forge
le mégot de survie, l'homme agonique

Un jour de grande détresse à son comble
je franchirai les tonnerres des désespoirs
je déposerai ma tête exsangue sur un meuble
ma tête grenade et déflagration

sans plus de vue, non plus que de vie, j'irai
vers ma mort peuplée de rumeurs et d'éboulis
je retrouverai ma nue propriété